

LA BIENNALE DE PARIS : les jeunes en liberté

LA Biennale de Paris, inaugurée aujourd'hui, reste un événement tant pour les jeunes de moins de trente-cinq ans du monde entier qui y participent que pour le public non initié à l'art actuel. Elle étonne, déconcerte par sa liberté d'expression, ses innovations.

Lorsqu'à Cassel, l'an dernier, en sortant de Documenta, Georges Boudaille nous dit : « Voici le genre d'exposition qu'il faut faire aujourd'hui », il pensait déjà à sa future biennale. Il commença par en rénover les structures avec un parti pris évident pour donner à la biennale un esprit nouveau.

La précédente biennale avait eu lieu dans le parc de Vincennes. Son éloignement du

centre de Paris était sans doute un handicap, mais, toutes les expériences des jeunes artistes étaient permises et pouvaient être acceptées par un public bon enfant participant à leurs créations audacieuses sans se demander si c'était de l'art. Le lieu ne l'indiquait pas. C'était la fête.

Cette année, la biennale retrouve les musées d'Art moderne national et municipal. Tout ce qui est exposé prend alors une valeur de consécration. Les ballons d'essai, les idées choc, les provocations ou les pensées philosophiques sont de ce fait valorisés. Tout le monde se prend au sérieux. Or toute consécration d'une avant-garde tue cette avant-garde.

Louis Cane montre un travail axé sur la couleur. On remarque d'autre part, une peinture parodique dans un esprit néo-dada, une imagerie naïve, des bois peints raffinés, des miniatures caustiques, de nombreux objets évoquant des trouvailles ethnologiques, des matériaux naturels, racines d'arbre, galets et même des tortues, leur présence si insolite soit-elle n'exprime aucune agressivité.

L'hyperréalisme révélé ici, il y a deux ans, est en regression et l'art conceptuel se montre discret. La peinture engagée politiquement ne s'affirme apparemment que chez les Espagnols de « l'équipo cronica ».

Une des qualités de la biennale est d'informer d'un art en gestation, et d'offrir au public une grande variété d'images et de spectacles. Une fois de plus les visiteurs y trouveront un programme permanent avec des films d'artistes, des documentaires, du théâtre, de la danse, des concerts.

Le public sera-t-il troublé, indifférent, exaspéré, désabusé ou épanoui ? On lui donne beaucoup à voir et à entendre mais que retiendra-t-il de cet art qu'il faut aborder avec des nouveaux jugements de valeur.

Jeanine Warnod.

11-13, avenue du Président-Wilson, jusqu'au 21 octobre.

Du foin, des arbres et des tortues

Que restera-t-il donc des inventions que ces jeunes artistes nous proposent ? Une repartie de Jean Clareboudt, réalisateur d'un environnement intitulé : « La route est la boîte refermée aux yeux mi-clos » est significative : « Nos projets avaient été refusés aux précédentes biennales parce que Kienholz et Theck ne s'étaient pas encore imposés en France, mais à présent on nous accuse de faire du Kienholz. » Dans l'art éphémère actuel, toute innovation est très vite démodée. Et lorsque l'œuvre est totalement originale, elle est rarement acceptée.

Dans cette biennale, tout est nouveau par rapport à la précédente et pourtant, le cimetière, l'étal de boucherie où les organes sexuels en matière plastique sont coupés en tranche, les poupées sexualisées, animées par les visiteurs, semblent du déjà vu, parce que des réalisations équivalentes ont été exploitées. De ce fait, des tentatives cependant inédites sont rejetées dans le passé.

Les environnements, expression encore peu connue du grand public occupent ici une place importante. Le sol est couvert de graviers, de foin, de blé ou de terre. Les matériaux et objets souvent insolites ont une signification. Ainsi le parcours de Jean Clareboudt contient tant d'idées que son message permet toutes les interprétations. « Nous ne faisons pas de l'art, dit-il, nous cherchons à approfondir la connaissance de nous-même. » Le cimetière de Karina Raack est plus anecdotique. Les personnages de John Davis, tels des oiseaux de proie dans des tentures noires, incitent au silence et le jardin féérique de Wolfgang Weber, à la rêverie.

archéologues naïfs amoureux du lieu.

Il y a par ailleurs beaucoup de tableaux mais peu de véritable peinture. Celle-ci prend une autre signification. Elle intéresse ces artistes non pas en tant qu'œuvre plastique mais en tant que support. Les surfaces peintes n'ont souvent plus de châssis, et sont suspendues à des cordes tendues à l'entrée du musée, ou fixées directement sur les cimaises. On pourrait croire à des éléments de décorations. Ce sont des œuvres en soi, mais la façon dont elles sont présentées veut expliquer une démarche intellectuelle.

La promenade effectuée par Anne et Patrick Poirier à travers les vestiges d'Ostia antica près de Rome aboutit à un archétype de ville en ruine. Pendant deux ans, jour après jour, ils ont photographié, dessiné, relevé les plans de la cité, façonné en terre cuite les colonnes tronquées, les milliers de briques, les morceaux de temple, pour réaliser sur une surface de 72 m² la maquette non pas scientifique de cette ville, mais empirique, tels des